

Gérard Muller



Le Sexe de mon Livre



A Gilles inspirateur et correcteur de ce roman

EXTRAIT

1

J'ouvre la porte de la salle qui m'a été confiée, tout aussi glauque que celle que nous occupions l'année dernière avec ses chaises d'école, ses tréteaux branlants, ses murs délavés et son carrelage aux couleurs toutes britanniques. Les participants sont déjà là, assis autour de la table improvisée, silencieux, les yeux tournés vers moi. Quelques sourcils réprobateurs me reprochent mon retard. Tous se lèvent d'un seul mouvement, réflexe des écoliers qu'ils ont été jadis. Je me présente, essaie de détendre l'atmosphère par une petite plaisanterie. Ils sourient poliment et retournent sur leurs sièges rustiques. Le rituel de la première séance peut commencer : chacun, à tour de rôle, se présente et explique ce qu'il est venu chercher ici. Parmi les personnes inscrites pour cette session, deux participaient déjà l'an dernier à mon atelier et je découvre quatre nouveaux visages.

Monique

« Je fréquente l'atelier depuis trois ans pour apprendre à écrire et découvrir mon style littéraire. Je ne suis pas sûre de l'avoir trouvé ? J'ai appris à mieux me

connaître, notamment à mieux exprimer mes sentiments. » Je reconnais bien là mon élève assidue : la cinquantaine assumée, veuve dynamique, elle s'est effectivement libérée au fil des séances. Les premières fois, elle n'arrivait pas à nous lire ses textes qu'elle déclame maintenant avec l'assurance d'un acteur cabotin. Son écriture simple et directe va droit au but après qu'elle ait tourné longtemps autour de sa timidité. En fin d'année, elle a produit un texte très sensible sur la mort de son mari qui nous a émus aux larmes ; elle en a été très touchée, fière d'avoir surmonté son inhibition pour évoquer la disparition de l'amour de sa vie.

Gérard

« Jeune retraité de l'aéronautique. Ingénieur, j'ai travaillé toute ma vie dans un milieu technique et scientifique. Je viens découvrir un tout autre univers. J'ai toujours aimé lire et j'écris des poèmes et des piécettes pour mes amis. Je souhaiterais aller au-delà et trouver mon style. Mon ultime projet serait d'écrire une pièce de théâtre, mais je sais que l'exercice peut s'avérer très difficile. » Gérard est le seul homme avec moi dans cet aréopage féminin, il va équilibrer les genres. J'ai déjà connu des ingénieurs qui souhaitaient écrire ; sortir d'une expression trop cartésienne et trop chronologique va lui demander un effort conséquent, comme par exemple résister à un usage démesuré du participe présent. Son côté dynamique et volontaire devrait lui permettre d'atteindre ses objectifs.

Marie

« Professeur de Français au lycée. J'ai toujours écrit : mon journal a accompagné mes premières années, puis des nouvelles et enfin plusieurs romans.

Je n'ai jamais présenté mes écrits à qui que ce soit, j'aurais l'impression de m'exhiber. Je voudrais surmonter ma timidité et faire partager mes écrits que je considère à la fois ésotériques et poétiques. » Ce genre de personnage désarticulé et désespéré crie en permanence sa détresse : je vais faire de mon mieux pour la mettre en confiance, mais je crains qu'elle n'abandonne dès la deuxième séance. Elle ressemble beaucoup à Barbara dans Göttingen, elle en a les yeux fiévreux, la coupe de cheveux masculine et le nez trop présent au centre d'un visage triangulaire.

Jacqueline

Jacqueline inscrite pour la deuxième année prolonge le tour de table. Petite blonde coquine, habillée comme une jeune fille et maquillée comme une danseuse, elle a été écorchée par une vie qui ne lui a rien pardonné, sauf d'affirmer sa force de caractère. Ses textes sont légers et parfois même candides. Elle doit être un peu amoureuse de moi ; elle m'a envoyé plusieurs signaux discrets dans ce sens et même invité à dîner. J'ai refusé poliment car je ne mélange pas les genres et ne souhaite pas démarrer une carrière de gigolo avec une femme qui a vingt ans de plus que ma trentaine finissante. Elle minaude et m'envoie des regards passionnés.

Jeanne-marie

Jeanne-Marie a l'air tout timide : elle a un peu de mal à se présenter et à exprimer ses attentes. Elle souhaite retrouver l'écriture, abandonnée pour élever quatre enfants maintenant sortis du cocon familial pour vivre leur vie, qui à Paris, qui à New-York et

même à Singapour. J'ai l'intuition d'une belle et intelligente écriture remplie d'émotions et j'ai hâte de découvrir ses textes qui doivent lui ressembler, poétiques et sincères.

Michèle

Michèle termine le tour de table : la soixantaine, grande brune élancée et sportive si j'en crois ses épaules de rugbyman ; un visage un peu carré éclairé par des yeux translucides et une denture impeccable ; de longs cheveux anthracites qui inondent un dos un peu voûté ; des gestes lents, mesurés et d'une élégance appliquée. Sûre d'elle-même, une force sereine émane de sa personne : elle parle avec autorité dans un Français anachroniquement classique distillé dans un petit accent américain, si j'en juge à sa façon de rouler les « r ». Elle vient d'arriver à Toulouse et a choisi mon atelier proche de l'appartement qu'elle a loué pour perfectionner son écriture en Français, langue dont elle admire la précision poétique. Après avoir écrit quelques textes en Anglais dans sa vie antérieure, elle souhaiterait maintenant s'attaquer à la langue de Proust, écrivain qu'elle vénère au-delà de toute raison. Je ne sais que penser de Michèle : elle me donne une impression duale, solide et sensible à la fois. J'attends de lire ses écrits pour me faire une idée.

Nous démarrons la séance par deux cadavres exquis, un exercice où chacun, alternativement, écrit une partie de phrase sur un papier qui circule et dont on lit le contenu à la fin du tour de table, le texte des autres restant dissimulé jusqu'à la lecture finale. Ce jeu me permet de chauffer l'ambiance et casser la glace : le divertissement favori des surréalistes, en particulier d'André Breton, remplit rapidement son

objectif avec » le tueur à gages a raté ma femme en se brûlant à ma chaussette. » Tout le monde en sort indemne et libéré. Mes élèves doivent maintenant rédiger une description du plus bel événement de leur vie avec pour consigne de développer dans leurs écrits les sensations de vue, d'odorat et d'ouïe. Je leur octroie trente minutes pour revivre un passé passionné. Pendant l'épreuve, je les observe à la dérobée, les soutiens du regard lorsqu'ils sont en panne d'inspiration et les encourage à ne pas réagir à la censure qui sommeille en eux. L'exercice me permet de déceler des qualités et des failles chez chacun. Selon l'adage, « la première impression est souvent la bonne », je pourrai orienter mes leçons pour satisfaire chaque personnalité.

Gérard finit le premier et l'affiche ostensiblement comme le bon élève qu'il a dû être. Michèle n'a pas arrêté son stylo une seconde et son texte n'a pas une seule rature. Le gong retentit et chacun doit lire son écrit, en commençant par les anciens afin de désinhiber les débutants. Monique nous décrit le matin de son mariage, alors qu'elle se prépare avec sa mère et sa sœur, dans un texte bien structuré introduit par une belle accroche : on devine sa robe en volants et toute en arabesques, on respire l'odeur des fleurs offertes par son futur mari et l'on perçoit la douceur de la voix qui lui prodigue les derniers conseils. Jacqueline, quant à elle, nous emmène en randonnée dans les Pyrénées ; il y fait chaud et l'on transpire dans l'ascension, on admire avec elle le vert émeraude du lac de montagne où elle se baigne nue avec son premier amour dans un silence aérien brisé par le chant d'un oiseau furtif. Gérard, lui, traverse le désert du Ténéré, qui s'avère aussi plat que son texte : les sensations sont

artificiellement présentées, très » physico-chimiques ». Le style n'est pas déplaisant mais beaucoup trop ampoulé. Jeanne-Marie de son côté rencontre une fleur un matin de rosée : sa description simple et précise nous fait sentir son parfum, on la voit et on entend sa respiration. Elle paraît ne pas se douter un instant du potentiel qui est le sien. Arrive le tour de Marie qui se lance dans une phrase trop sophistiquée, si longue et si élaborée que l'auditeur se perd dès la deuxième ligne. Elle s'arrête aussitôt pour nous annoncer, malgré mes encouragements répétés, n'être pas capable de poursuivre. Je la remercie et donne vite la parole à Michèle, tant je vois notre Barbara sur le point de fondre en larmes.

Son tour arrivé, notre américaine nous décrit le plaisir qu'elle a eu à boire un verre de Coca Cola : je reconnais aussitôt une parodie du fameux texte de Proust sur la non moins fameuse madeleine trempée dans le thé de Combray, que Michèle a remplacée par un cookie. Le texte est aussi impressionniste que proustien ; il mêle la rigueur grammaticale du génie aux touches de couleur de Monet. Tout est là : un style léger, subtil et ironique ; les sentiments fugaces deviennent persistants ; les souvenirs visuels et auditifs que l'odeur du cookie mêlée à celle de Coca font défiler dans sa mémoire explicite ; l'introspection du récitant qui décrit ses sentiments fugaces. Seule une faute de style au milieu du texte surgit comme une grosse tache sur une nappe immaculée ; elle dénote tellement du reste que je ne peux m'empêcher de penser qu'elle soit intentionnelle. L'assemblée reste bouche bée : le silence qui suit l'interprétation de Michèle est éloquent.